

2

La longue marche des Ambamba de la Lékoumou (XIX^e siècle)

Marcel Ipari

A partir du début du XIX^e siècle, un vaste mouvement de populations diverses affecte une grande partie de la région occidentale de l'Afrique équatoriale, mouvement qui voit plusieurs contingents humains descendre progressivement en direction du sud, pour des raisons que nous tenterons de comprendre. Parmi les groupes qui participent à cette longue marche se trouvent les *Ambamba* dont une fraction importante peuple aujourd'hui une partie du département de la Lékoumou, dans le sud-ouest du Congo Brazzaville. Le présent article, outre qu'il veut rechercher les facteurs de déclenchement et de maintien de la longue marche effectuée par ce peuple, s'efforcera aussi d'en reconstituer les itinéraires suivis, en indiquant les principaux repères chronologiques et les modalités usitées pour traverser de si nombreux territoires.

I. Identification des Ambamba

Les Ambamba s'identifient de la façon suivante : *me Ombamba, bisi Ambamba* (je suis *Ombamba*, nous sommes des *Ambamba*).

La classification des Ambamba dans les grands ensembles ethniques d'Afrique centrale n'a pas toujours été aisée. La tradition orale des Yaa ou Yaka de Sibiti, leurs voisins, qui fait des Ambamba des Kuti ou Bakuti, c'est-à-dire des Kota ou Bakota, n'est pas pour apporter la lumière puisqu'en effet, Georges Bruel qui présente la population de l'ancienne Afrique Equatoriale Française (AEF) en s'appuyant sur travaux du Capitaine Avelot sur les langues bantu, inclut les Bakota dans le groupe nord-occidental qu'il dit être composé des Kota, des Bakalai, des Mpongoué et Boubangui. Puis il précise : *Il faut réunir ensemble le Bakota et les dialectes qui en dérivent comme le Bandassa et le Bississiou*⁵⁷.

Le linguiste André Jacquot qui propose une classification des langues du Congo distingue cinq langues qui, selon lui, composent le groupe kota : Ikota, Mbangwè, Wumvu, Andasa. Il sépare le groupe Kota du groupe Mbete qui comprend deux langues : le Mbere et le Lembamba⁵⁸.

Effraim Andersson qui évite prudemment de présenter le groupe kota dans sa complexe globalité énonce dès les premières lignes de son introduction : *Le présent travail constitue la suite du volume I publié en 1953. Comme les Kuta sont établis sur une aire géographique particulièrement étendue et que je n'ai pas eu l'occasion même de me rendre auprès de toutes les tribus faisant partie des Kuta, il a dû se limiter à celles des tribus que j'ai étudiées personnellement, à savoir les Mbamba, Ndumu, Ndasu, Wumbu, Mbamwe, Ntumbidi et Ngomo*⁵⁹.

⁵⁷ Georges Bruel, 1935, *La France Equatoriale Africaine. Le pays, les habitants, la colonisation, les pouvoirs publics*, Paris, Larose Editeur, p. 162.

⁵⁸ André Jacquot, 1971, « Les langues du Congo Brazzaville. Inventaire et classification » in *Cahiers ORSTOM série sciences humaines*, vol. VIII, n° 4, p. 349-357.

⁵⁹ Effraim Andersson, 1974, *Contribution à l'ethnographie des Kuta II*, Studia ethnographica Upsaliensia, 212p.

Les Cahiers de l'IGRAC

Son propos évoluant, Andersson fait intervenir d'autres tribus comme les Mahungwe et les Mbete. Il dresse par ailleurs une carte fort intéressante de la « répartition des Kuta et des tribus avoisinantes ». Seulement, toujours aussi prudent, il n'en fournit point de légende qui aurait permis de distinguer les uns des autres.

Pour Monseigneur Adam, le Mbédé, le Nduma et le Duma sont trois dialectes appartenant à la famille des langues batékés... Se consacrant aux Médé ou Bamba, Adam ajoute : *Les Ambédés qui officiellement sont connus sous le nom d'Obambas, portent de nombreux noms différents suivant la région qu'ils habitent. Mbétis dans la région d'Abolo, leur pays d'origine, les Oumbétés de De Brazza, Embiri, Asimbédé, à Franceville, Lastourville, Zanaga, Sibiti, Mossendjo. Dans ces dernières régions on les appelle à tort Bakotas, sans doute parce qu'ils sont arrivés dans ces pays en compagnie de tribus de race kota, les Mindassas et les Bangomos* ⁶⁰.

A Sibiti où on fait en effet l'amalgame, certains groupes que l'on dit kota, en particulier les Ambamba, se disent être des Mbete et nomment la localité de Kellé, dans le département de la Cuvette-ouest, comme point de leur départ, ainsi qu'on le verra plus loin. De fait, les travaux des linguistes classent le groupe Mbete B6O dans la zone Bantou B qui comprend aussi les groupes Eshira B4O, Nzebi B5O, Kele B2O dont participent les langues indasa, ikota, ungom, mbangwè et wumvu ; Teke B7O. Le Mbete B6O a pour langues principales le mbere et l'ombamba⁶¹.

II. Les causes de la longue marche

Les Ambamba donnent volontiers les environs de Kellé comme point de départ de leur longue marche qui leur a fait parcourir plus de sept cents kilomètres en direction du sud. On serait tenté de parler de migration mais user de ce concept reviendrait à se représenter des contingents humains marchant en rangs serrés, avec armes et bagages, à l'image « des enfants d'Israël sortant d'Egypte ». Or, à la vérité, nous ne disposons d'aucun témoignage qui donne une telle image du glissement de ces peuples nordiques vers les contrées du sud. C'est pourquoi, à défaut de parler de migration qui sous-tend une organisation et une logistique particulières, nous utiliserons les termes de « longue marche » dont il nous faut à présent rechercher les causes. On peut en distinguer deux types, à savoir les causes principales, celles qui déclenchent le mouvement des déplacements en direction du sud, sans pour autant répondre de son maintien, et les causes secondaires, soit celles qui, à nos yeux, justifient le glissement continu vers le sud des Ambamba qui nous concernent.

1. Le faux prétexte fang ou pahouin.

Pour l'historiographie classique, la raison essentielle de la vaste bousculade des peuples dans toute la partie occidentale de l'Afrique équatoriale serait la venue prétendument brutale des Fang ou Pahouin au XIX^e siècle. En effet, le caractère belliqueux et guerrier que l'on prête à ce peuple venu du sud camerounais où il aurait lui-même cédé à la pression des Foulbés - voyez comme est grand le paradoxe -, a offert à de nombreux auteurs l'explication toute trouvée du mobile des déplacements de populations diverses qui ont touché la quasi totalité du Gabon septentrional et une partie de l'actuel Congo Brazzaville, dans sa région nord-ouest.

Il convient de relever, à la décharge de cette historiographie, que les sources d'archives dont elle s'est principalement nourrie induisent à cette interprétation des faits, lorsqu'elles sont lues de façon hâtive.

Ces sources qui datent des périodes des explorations et de la colonisation ont beaucoup fait pour donner au peuple fang cette image belliqueuse et guerrière qui tient plus du mythe que de la réalité. Peut-être ce peuple était-il simplement plus porté à la rébellion contre l'ordre colonial... En tout cas, le témoignage qui suit est loin d'étayer l'accusation de barbarie et d'anthropophagie qui a souvent pesé sur les « Pahouins ». En 1884, le capitaine de l'avis le « Basilic », le lieutenant de vaisseau G. Félix, qui avait été chargé de régler des incidents survenus à Atakama, en pays fang, écrit ce qui suit dans le compte-rendu qu'il adresse à ses supérieurs hiérarchiques : *Nous fûmes bientôt entourés d'une centaine de Pahouins armés de fusils, mais je sais que ces*

⁶⁰ Monseigneur Adam, 1954, « Grammaire composée Mbete Nduma Duma », in *Mémoires de l'Institut d'études centrafricaines*, n° 6, Brazzaville.

⁶¹ Cerdotola, 1987, *Atlas linguistique du Congo*, Paris, Agence de Coopération Culturelle et Technique/Cerdotola.

Les Cahiers de l'IGRAC

sauvages n'attaquent presque jamais sans être attaqués, et que sans brutalité, en palabrant, et en payant un peu d'audace, on peut obtenir d'assez grands résultats ⁶².

Et voici, tels qu'exposés par G. Félix lui-même, les tenants du différend et la réaction plutôt justifiée des Fang ou Pahouins :

Un Pahouin du nom de Bigone, employé comme sous-traitant par le traitant européen Bidégarray (maison L. Pecqueur) avait enlevé une femme au village pahouin d'Atakama. Les Pahouins furieux de ce rapt, avaient quelques jours après, pillé une embarcation de cette maison, et s'étaient emparés d'un Krewmann qu'ils détenaient prisonnier, et il était évident, selon l'usage des Pahouins, qu'ils ne donneraient la liberté à ce Krewmann, que si leur femme leur était rendue ⁶³.

Est-ce là l'attitude d'un peuple qui ne vit et ne pense que par la guerre au point de n'inspirer que la crainte et la terreur auprès des autres populations et d'en justifier, ce faisant la fuite et donc les déplacements forcés ? Comme on peut en convenir, le prétexte fang ou pahouin ne se prête pas pour expliquer la ruée des peuples du nord vers le sud. Il est vrai que toute la littérature des explorateurs n'a pas toujours été traversée par le même souci d'objectivité et les rapports sont nombreux qui dépeignent les Fang comme un peuple guerrier, belliqueux et anthropophage. Voici par exemple ce qu'écrivait Payeur-Didélot à leur sujet :

Les cannibales Pahouins ou Ossyebas, d'immigration récente, paraissent également offrir quelques rapprochements avec les Batékés, venus longtemps avant eux ⁶⁴.

2. Le contact avec les Mbosi

Aujourd'hui, la relecture de l'histoire de nos peuples passe aussi par le recours aux enquêtes orales. Grâce à leur prise en compte, un certain nombre de travaux ont commencé à proposer des interprétations beaucoup plus vraisemblables au phénomène des déplacements de certains peuples, ce qui permet de battre en brèche la thèse de la culpabilisation des Fang qui a longtemps fait école. Tel est le cas de Marie Claude Dupré qui fait un aperçu de la situation politique sur les franges septentrionales du pays téké. Elle écrit :

Il eut des déplacements importants venus de l'est mais aussi du nord, contrecoup des événements qui avaient lieu avec la création de la chefferie mboshi d'Okoa et sur la Lékona et sur la Lébango où une autre poussée mboshi causait des réactions en chaîne, précipitant les Mbéti et les Obamba vers le sud-ouest, jusqu'à l'Ogooué et la Mpsa . ⁶⁵

Dans son Mémoire de maîtrise d'histoire, Irène Tchibinda va elle aussi dans le même sens qui dit que les

Ambama qu'on nomme aussi Mbédé, abandonnèrent la région aux Mbosi après la mémorable bataille d'Abolo .

Renvoyant à une note qu'elle dit s'inspirer des travaux d'Alihanga, Tchibinda nous apprend qu'Abolo signifierait putréfaction. Il y eut tellement de morts pendant cette bataille qu'on ne pouvait plus les enterrer⁶⁶. D'où le départ forcé de cette région qui est située dans les environs de Kellé.

⁶² Lettre au Commandant supérieur des établissements français du golfe de Guinée. Archives Nationales de France section d'outre-mer, Gabon-Congo III, dossier n° 7. Cette lettre est datée du 11 septembre 1884.

⁶³ Id.

⁶⁴ Payeur-Didélot, 1899, Trente mois au continent mystérieux : Gabon-Congo et côte occidentale d'Afrique. Paris, Berger-Levrault et Cie, p.116.

⁶⁵ Marie Claude Dupré, 1984, *Naissance et renaissance du masque kidumu. Art, politique, et histoire chez les Téké Ngungulu, Tio, Tsaayi (R.P. du Congo)*. Thèse d'Etat, Université de Paris V, vol.1, p. 273.

⁶⁶ Irène Tchibinda, 1986-87, *La place du mont Ngwadi dans l'histoire des peuples de l'est –Gabon de 1750 à 1935*. Mémoire de Maîtrise-histoire, Université de Paris I, CRA.

Les Cahiers de l'IGRAC

Les Ambamba de Sibiti auxquels nous avons demandé les raisons de leur départ de Kellé disent ne pas avoir le souvenir d'une bataille rangée avec les Mbosi qui les aurait contraints à l'exil. Occultation délibérée d'une séquence peu glorieuse de leur histoire ? Peut-être.

Quoiqu'il en soit, lorsqu'on constate que ces Ambamba fuyards qui gagnent la région actuelle de Lastourville, que certains laissent ensuite pour atteindre celle de Franceville (Masuku), qu'on quitte à nouveau pour gagner Zanaga, puis Sibiti, que d'autres dépassent encore jusqu'à entrer dans la forêt du Mayombe, alors qu'ils n'ont plus les Mbosi à leurs trousses et ce depuis longtemps, on est bien en droit de penser que d'autres motivations existent qui soutiennent ainsi la course de ces hommes en direction du sud.

3. Les causes secondaires

3.1. La chasse ?

La chasse jouait un rôle important pour les vieux Kuta, affirme Andersson qui illustre son propos par un recueil de chants souvent formulés sous forme de prière et à travers lesquels les Kuta demandent à Dieu, Nzambi, entre autres choses, chance et force en vue des chasses fructueuses.⁶⁷

*Les Obambas, écrit Léon Guiral à la fin du XIX^e siècle, sont d'intrépides chasseurs... Les armes des Obambas sont des flèches et des sagaies qu'ils lancent avec adresse à d'assez longues distances. Ces armes sont presque toujours empoisonnées avec l'onai, poison dangereux que nous retrouverons employé par les Batékés, dans le bassin du Congo... La chasse de l'éléphant, qu'ils tuent avec leurs sagaies empoisonnées, leur procure de l'ivoire qu'ils vendent aux peuples voisins... Ils font commerce d'esclaves, qu'ils vendent ordinairement pour se procurer du sel.*⁶⁸

Guiral nous donne ici la motivation essentielle de la transhumance des Obambas : leur implication dans la vie d'échanges. Nous y reviendrons.

Les Yaa de Sibiti, pour expliquer la présence des « Kuti » - c'est ainsi qu'ils nomment les Ambamba - dans leur région, prétendent que ces Ambamba se seraient retrouvés dans le territoire de Sibiti en suivant les traces des éléphants. Cette explication est loin de satisfaire puisqu'elle tend à dire que les Ambamba ont déjà épuisé tous les éléphants sur l'itinéraire qu'ils ont suivi entre Kellé et Sibiti, ce qui est absolument irréaliste. En 1885, Léon Guiral qui séjourne dans la région du Haut-Bénito, dans les territoires traversés par les Ambamba, mentionne bien l'abondante présence des éléphants :

*La région...est habitée par des gorilles. Pendant la saison des fruits ceux-ci restent dans la forêt qu'ils abandonnent ensuite pour aller ravager les plantations établies autour des villages. Elle est encore sillonnée par de nombreuses troupes d'éléphants qui joignent leurs déprédations à celles des gorilles.*⁶⁹

Il est clairement établi que l'ivoire dont les intrépides chasseurs Ambamba sont les fournisseurs n'est pas encore une denrée rare dans les contrées qu'ils ont tour à tour traversées, sans se fixer durablement.

3.2. Le rapprochement vers les côtes ?

L'idée est émise dès 1931 par le Capitaine de l'infanterie coloniale, Magnan, qui explique de la façon suivante l'incessante progression des Pahouins en direction du sud-ouest :

*La cause actuelle [des migrations pahouines] semble plus simple : c'est la poussée vers la mer de gens après au gain qui subissent l'attraction de lieux privilégiés où les factoreries nombreuses vendent à bon marché les marchandises variées, objet de convoitises de toutes les cervelles pahouines.*⁷⁰

⁶⁷ Effraim Andersson, op. cit., p. 70.

⁶⁸ Léon Guiral, 1889, *Le Congo Français du Gabon à Brazzaville*, Paris, Ed. Plon, p. 62-63.

⁶⁹ Lettre au Ministre, ANFSOM, Gabon-Congo III, dossier n° 7.

⁷⁰ Capitaine Magnan, 1931, « Etude sur le pays pahouin », in *Bulletin de la Société des Recherches Congolaises*, n°14, p. 77-107.

Les Cahiers de l'IGRAC

Magnan complète ici l'idée énoncée à la page précédente par Guiral. Il montre des peuples en marche vers un objectif : se rapprocher des factoreries afin de s'affranchir des intermédiaires. C'est cette même raison qui justifie, à notre avis, le fait que les hommes partis de Kellé ou de ses environs, ne se soient pas arrêtés, quand bien même ils avaient atteint des zones lointaines où, désormais, ils sont à l'abri de la menace mbosi. Celle-ci, dans l'hypothèse de sa réalité, ne fut qu'un détonateur à une marche qui eut tôt fait de se trouver une raison de maintien et peut-être d'accélération : le rapprochement vers les côtes. Le but eût été atteint sans doute si la colonisation avait différé sa venue de deux ou trois décennies ; les savanes du Niari ayant été franchies et le Mayombe amorcé par certains contingents, la côte était irrémédiablement la prochaine étape, la destination finale.

III. Itinéraire et chronologie

Irène Tchibinda, à la suite de Marcel Soret qui a fait le décompte des générations chez les Mbosi, pour situer les débuts de leur installation à Kellé, et le départ des Ambamba, estime que ce départ daterait de la première moitié du XIX^e siècle, soit vers 1820-1850.⁷¹

A la lumière des informations recueillies par Koelle auprès des esclaves Mbamba ou Bambamba et Bumbete déportés en Sierra Leone où ils seraient arrivés aux alentours de 1830, Jan Vansina émet l'hypothèse selon laquelle « *Koelle peut être lu comme si les Mbete étaient vers Franceville en 1825 et avant si le Lebane est l'Ogooué* ». ⁷² Ceci pourrait à priori laisser déduire que le départ de ces Mbete (ou Mbeti) de leur Kellé originel est plus ancien que 1825 et probablement plus ancien que l'affrontement Mbosi-Mbeti qui provoque le départ de ces derniers, à moins d'en vieillir davantage la date. En fait, il n'est pas exclu que quelques Mbeti, soit précurseurs du glissement massif vers le sud, soit premiers esclaves originaires du pays mbeti, aient déjà atteint Franceville aux alentours de 1820-1825. De toute évidence, le contingent mbeti autour de Franceville reste encore relativement faible à cette époque puisque le grand rush semble postérieur.

En 1886, Pradier, dans son rapport sur le Haut-Ogooué, l'Alima et le Congo, écrit :

Franceville se trouve comme le point central autour duquel rayonnent les quatre races indigènes suivantes : au nord-ouest, les Bakalai que l'on trouve encore au sud et au sud-est, mélangés avec les Bangoués ; à l'ouest, les Avoumbos, qui, au sud-ouest sont plus connus sous le nom de Ndassas ; au nord, les Oudombos, qui, grâce à l'appui des Blancs ont pu soutenir le choc des envahisseurs Obambas ⁷³.

Ce texte nous permet de nous faire une idée sur la population de Franceville, station que viennent de créer les Français, vraisemblablement sur le site de Masuku que les Mbamba, les Ndasa et les Wuumbu de Sibiti donnent comme un de leurs points de transit. A l'ouest, les Avoumbos (assurément nos Awuumbu), les mêmes qui, selon Pradier, s'appellent Ndassas au sud-ouest. Au nord, les Oudombos (sans doute les Nduumu) que Pradier présente comme étant les autochtones de la région puisqu'ils ont pu soutenir le choc des envahisseurs Obambas grâce à l'appui des Blancs.

En définitive, ceux que Pradier voit arriver à Franceville en 1886, ce sont les Ambamba. Il serait abusif de penser que ces envahisseurs que signale Pradier représentent les flux originels de l'immigration ambamba. Au contraire, leur amplification semble suggérer que le phénomène est à son apogée à cette époque.

A Sibiti, tous les témoignages concordent pour dire que l'arrivée des Ambamba, des Ndasa et des Wuumbu (très peu nombreux au demeurant), est contemporaine du passage du premier explorateur français en 1890. Il s'agit de Thoiré, surnommé Duumbu par la tradition orale yaa qui le décrit comme un solide gaillard. Ces peuples qui arrivent ainsi du nord partent de Franceville, Masuku selon eux. Ils passent par Zanaga puis, déviant leur itinéraire d'est en ouest, ils atteignent Komono d'où certains ont continué dans la même orientation, en direction de Mossendjo. D'autres, majoritairement les Ambamba dans le sillage desquels se trouvent quelques rares Ndasa, prennent la direction du sud, celle de Sibiti.

⁷¹ Irène Tchibinda, op. cit., p. 57.

⁷² Vansina fait cette objection dans sa lettre du 5 mai 1986 par laquelle il nous avait envoyé, suite à notre demande, les témoignages rapportés par Koelle, S.W., 1854, *Polyglotta Africana* (réédition de 1854), p.14 a et b.

⁷³ Rapport transmis au Président du Conseil, Ministre des Affaires étrangères par le sous-secrétaire d'Etat au Ministère de la marine et des colonies, ANFSOM, Gabon-Congo.

Les Cahiers de l'IGRAC

L'axe Komono-Sibiti a été le plus intensément emprunté par les Ambamba dont l'installation dans l'actuel département de la Lékoumou avait coïncidé avec les débuts de la présence coloniale.

L'axe Zanaga-Sibiti eut moins d'attrait aux yeux des immigrants, sans doute du fait de l'opposition des Laali du chef Mungala.

IV - Le contact avec les peuples autochtones : le cas de Sibiti

L'histoire du contact entre les peuples en cours d'installation et les autochtones de Sibiti a été émaillée de quelques heurts. Les Yaa traitent les Ambamba de « *bibaabi* », ce qui désigne chez eux toute viande interdite à la consommation. Ils les accusent aussi d'être des « *biwiyawiyi* ». Il paraît que c'était une pratique courante qui consistait à prendre le maquis dans la forêt où les Ambamba s'attaquaient à tous ceux qui s'y aventuraient. C'était une expédition punitive qui faisait suite au décès d'un des leurs, décès imputable aux populations autochtones.

De leur côté, les immigrants, non sans un air de supériorité ethnique, traitent les autochtones de *nkani* ou *ban'ankani*, ce qui, à leurs yeux, signifie des gens de rien du tout. Il convient de relever que ce terme *kani* auquel les Ambamba donnent une connotation péjorative désigne dans la partie nord du Congo d'où ils viennent, une noble institution. En effet, le *kani* c'est le chef en pays *ngala*. Abraham Constant Ndinga Mbo identifie, chez les Akwa, peuple du nord-ouest du Congo-Brazzaville, trois niveaux dans la hiérarchie des *kani* qui correspondent à trois étapes initiatiques. C'est ainsi qu'on a *Okagna* et les deux *Mwene*.⁷⁴ Chez les Teke qu'étudie Marie Claude Dupré, le *kani* est un personnage important qui assistait le *nga ntsie* mais dont le rôle n'est bien développé que chez les Kukuya⁷⁵. Chez les Beembe les *nkanyi* sont des personnages éminents dotés de pouvoirs surnaturels. Les Ambamba, fait contradictoire, font aussi usage de ce mot pour désigner leurs propres chefs. On se demande alors pourquoi ils font subir une telle dépréciation sémantique une fois qu'ils l'appliquent aux autres.

Conséquence de ce dénigrement réciproque, les inter-mariages étaient très rares lors des premiers moments des contacts. De tels mariages n'ont commencé à devenir effectifs qu'au début des années 1950.

Néanmoins, par delà ces clivages idéologiques superficiels, la coopération économique entre les Yaa et les Ambamba a joué comme un facteur d'intégration des nouveaux venus.

V - Vie d'échange et intégration des Ambamba

En juillet-août 1890, Thoiré est le premier blanc à rallier Franceville, en partant de Loudima. Il traverse ainsi une importante partie de l'actuel département de la Lékoumou. Le témoignage qu'il donne présente un cliché de l'occupation spatiale par les groupes humains, ainsi que leur rôle dans la vie d'échanges ou le commerce qui met en liaison une chaîne d'intermédiaires de la côte atlantique à l'intérieur des terres. Voici ce qu'il observe : *Les forêts renferment aussi des bois de construction et des lianes à caoutchouc en grande quantité. Ce dernier produit forme avec les défenses d'éléphants, le principal commerce des Bakotas avec les Batékés. Ce sont les Bakotas dont les immenses territoires sont si riches de ces deux produits, qui approvisionnent les marchés Batéké. Ces derniers vendent les produits aux Bayacas, lesquels les échangent aux Baconguis [il s'agit en fait des Bacougnis ou Kunyi], qui eux enfin font le commerce avec les factoreries établies sur le littoral de l'océan, soit à Loango ou à Pointe-noire, soit au Bas Quillou, soit à Mayumbé et Mangha, soit à Sétte-Cama* ⁷⁶.

Si en 1890, les « Bakotas » c'est-à-dire les Ambamba et les autres peuples en cours d'installation vendent aux Tékés qui vendent aux Bayacas, c'est-à-dire les Yaka ou Yaa de Sibiti, les Ambamba finissent par se rapprocher directement des Yaa dont ils grignotent peu à peu le territoire. La tactique de l'installation est fondée sur une première installation individuelle d'un homme auprès de son partenaire commercial Yaa (qui est tout heureux d'avoir à portée de main un fournisseur d'ivoire). Quelques semaines ou quelques mois plus tard, ce premier éclaireur servira de base d'accueil à de nouveaux arrivants qui viennent progressivement sous le prétexte de rendre visite à leur(s) parent(s) préalablement établi(s) et ainsi de suite.

⁷⁴ A.C. Ndinga Mbo, 2003, Pour une histoire du Congo-Brazzaville, Paris, l'Harmattan, p.126.

⁷⁵ Marie Claude Dupré, 1984, op. cit., p. 296.

⁷⁶ Relation de l'exploration des contrées comprises entre les postes français de Loudima (4°06'10'' de latitude S. et 10°44'30'' de longitude E.) et de Franceville (1°36'50'' de latitude S. et 11°14'20'' de longitude E.), par Monsieur Thoiré, chef de station de première classe en juillet et août 1890, p. 4-5.

Les Cahiers de l'IGRAC

Conclusion

En un peu moins d'un siècle, des hommes partis de Kellé ont entrepris une longue marche sur plus de sept cents kilomètres. Attirés par les produits manufacturés et par le sel, lassés par des intermédiaires qui font écran entre ces peuples de l'intérieur et la côte, ces hommes venus du septentrion ont certainement atteint Lastourville au début du XIX^e siècle. On peut également penser que les précurseurs du grand rush ont pu quitter Kellé bien avant le heurt réel ou supposé des Mbeti avec les Mbosi. Nous avons essayé de montrer ici que ces derniers ne sont en aucun cas la cause de la course continue des premiers. Ainsi peut à présent s'expliquer le fait que les Ambamba de Sibiti n'aient pas traîné le souvenir d'une bataille désastreuse avec les Mbosi, événement qui, s'il s'était produit, le fut en leur absence.

Références bibliographiques

Ouvrages et articles

- Adam, Monseigneur, 1954, « Grammaire composée Mbede Nduma Duma », in *Mémoires de l'Institut d'études centrafricaines*, n° 6, Brazzaville.
- Andersson, Effraim, 1974, *Contribution à l'ethnographie des Kuta II*, Studia ethnographica Upsaliensia
- Bruehl, Georges, 1935, *La France Equatoriale Africaine. Le pays, les habitants, la colonisation, les pouvoirs publics*, Paris, Larose Editeur.
- Cerdotola (1987), *Atlas linguistique du Congo*, Paris, Agence de Coopération Culturelle et Technique/Cerdotola.
- Dupré, Marie Claude, 1984, *Naissance et renaissance du masque kidumu. Art, politique, et histoire chez les Téké Ngungulu, Tio, Tsaayi (R.P. du Congo)*. Thèse d'Etat, Université de Paris V, vol..1
- Guiral, Léon, 1889, *Le Congo Français du Gabon à Brazzaville*, Paris, Ed. Plon.
- Jaquot, André, 1971, « Les langues du Congo Brazzaville. Inventaire et classification » in *Cahiers ORSTOM série sciences humaines*, vol. VIII, n° 4, p. 349-357.
- Ndinga Mbo, Abraham Constant, 2003, *Pour une histoire du Congo-Brazzaville*. Paris, l'Harmattan..
- Payeur-Didélot, 1899, *Trente mois au continent mystérieux : Gabon-Congo et côte occidentale d'Afrique*. Paris, Berger-Levrault et Cie.
- Tchibinda, Irène, 1986-87, *La place du mont Ngwadi dans l'histoire des peuples de l'est –Gabon de 1750 à 1935*. Mémoire de maîtrise, Université de Paris I, CRA.
- Thoiré, 1890, *Relation de l'exploration des contrées comprises entre les postes français de Loudima (4°06'10" de latitude S. et 10°44'30" de longitude E.) et de Franceville (1°36'50" de latitude S. et 11°14'20" de longitude E.), juillet et août*.

Sources d'Archives

- Lettre au Commandant supérieur des établissements français du golfe de Guinée. Archives Nationales de France section d'outre-mer, Gabon-Congo III, dossier n° 7. Lettre au ministre, ANFSOM, Gabon-Congo III, dossier n° 7.
- Rapport transmis au président du Conseil, ministre des Affaires étrangères par le sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Marine et des Colonies, ANFSOM, Gabon-Congo.